

TÉMOIGNER. v. tr. (*tesmoigner*, 1131 ; refait sur *témoin* ; *testimonier* “porter témoignage contre”, 1120 ; du lat. *testimonium* “témoignage”).

I. V. tr. dir. 1. Certifier qu'on a vu ou entendu ; attester la vérité ou la véracité de. >> **Attester.** 2. Exprimer, faire connaître ou faire paraître. >> **manifeste**, **montrer.** 3. (*Choses*) être l'indice, la preuve, le signe de. >> **attester**, **montrer**, **révéler.**

II. V. tr. indir. (XVIIe) **TÉMOIGNER DE** : confirmer la vérité, la valeur de (qqch.), par des paroles, des déclarations ou par ses actes, son existence même. >> **témoin** ; **témoignage.**

Notes pour une introduction

Il a écrit un livre sur ce qu'il croit avoir vécu en Allemagne : *L'Espèce humaine*.
Marguerite Duras, *La Douleur*

A peine la parole du témoin émerge-t-elle que sa figure est écartelée. Révoquée, mise en doute. C'est toujours trop, ou trop peu. Entre l'urgence de dire tout, et son expression, par la force des choses, fragmentaire.

Car tout témoin fait l'épreuve d'une fracture entre le voir et le dire. Il parle de ce qu'il a vu et de ce qu'il a vécu. Mais de ce qui ne se voit plus - ou ne s'est pas vu - et de ce qui ne se vit plus : de ce que n'ont ni vu ni vécu ceux qui s'apprêtent à le recevoir (son témoignage). De l'invisible, du non-montrable, voire du monstrueux : d'un non dicible, qu'il s'agit pourtant de dire et de montrer. Le témoignage ainsi confronte toute représentation à son interdit.

Sa parole semble prendre naissance dans un écart, presque un vide. Comme s'il parlait depuis la mort, sa possibilité, son imminence. Il est, d'une certaine façon, toujours un survivant : vie et mort semblent alors se confondre dans une parole où les vivants parlent pour les morts (à leur place, en leur nom, en leur mémoire) et pour les vivants (à ceux qui viendront). Le premier témoin est un martyr (en grec, témoigner se dit *martyrein*).

Témoigner, c'est replier le passé sur le présent. Quand il prend la parole, le témoin n'a pas quitté le lieu d'où il parle (le camp, la zone d'attente de l'aéroport...). Collé à sa parole, il est sa parole et ne peut s'en détacher, comme si tout cela exigeait nécessairement de le revivre. Car il atteste de sa vie même (*superstes*, dit le latin : " celui qui se tient sur la chose même "). Et douter de sa parole, c'est marquer du même doute sa personne tout entière.

Il faut toujours que cette parole surgisse d'un *travail* de média(tisa)tion. D'où le danger qu'elle soit entendue comme fiction. Le crédit de cette parole repose ainsi fondamentalement sur un engagement dans la vérité, presque une preuve " morale " de l'existence de ce que l'on dit.

Une parole qui, privée des ressources toutes faites du langage, est toujours à (re)conquérir, à (re)construire, à (ré)inventer. D'où le pouvoir destituant de cette parole nue, dont l'exigence de vérité, de justice, met en péril l'espace public et l'ensemble de ses paroles autorisées - voire celles-là même qui l'ont convoquée : l'histoire, le droit.

Ce péril, ce doute, l'omniprésence contemporaine de la figure du témoignage dans l'espace public, et son lien avec la question " mémorielle ", l'aggravent. Dans une économie médiatique qui fonctionne au témoignage (au micro-trottoir), s'expose la menace d'une " mémoire, à la fois marchandise et sacralisée, fragmentée et formatée, éclatée et exhaustive, circulant *on line* comme l'histoire vraie de l'époque " (François Hartog).

Comment dès lors comprendre la prise en charge du témoignage par les pratiques artistiques ? Car il ne s'agit pas de répondre à l'invisible par une accumulation d'images, et par là briser comme un interdit de la représentation. Devant l'appel massif à l'image, dont l'usage commun (reportages, photos) montre ou exhibe et ne témoigne de rien, il s'agit bien plutôt de réinventer des " figures de diversion " pour retrouver la puissance subversive, *destituante*, du témoignage.

Lambert Dousson et Paulin Ismard